

Nous croyons que nos lecteurs nous sauront gré de publier l'article suivant. L'auteur, qui n'a eu d'autre but que de faire un peu de philosophie amusante, comme il le laisse assez entendre du reste, y démontre que les pires ennemis du spiritisme et les plus nombreux ne sont pas les incrédules, mais ceux qui mettent toute leur vanité à le paraître. C'est en effet le mal du siècle et s'il faut plaindre charitablement les hommes aveugles, on ne saurait blâmer trop sévèrement ceux qui ferment obstinément les yeux ou feignent de ne pas voir.

LE SIÈCLE DES ESPRITS FORTS

APPRÉCIÉ PAR UN ESPRIT FAIBLE

(Etude fantaisiste sur les progrès de la civilisation.)

Le Spiritisme a un allié, un ennemi et deux adversaires.

L'allié, c'est le sceptique impartial qui vous répondra toujours, non sans quelque raison, qu'aucun système philosophique ne lui ayant été prouvé expérimentalement, il ne croira au Spiritisme que du jour où il lui sera démontré comme la physique ou la chimie ; en attendant il s'abstient. C'est notre allié, parce que s'il n'adhère pas aujourd'hui, il adhérera fatalement tôt ou tard en face de l'évidence ; il est de bonne foi ; il est logique ; je le respecte.

L'ennemi, c'est le fanatique religieux, quelle que soit sa croyance ; c'est le théologien, le commentateur de la loi et du texte, le conservateur méticuleux de la lettre, de la forme et du cérémonial ; dans tous les pays, ses propres excès le vouent au ridicule ; il est pédant et se paye de mots ; c'est le bigot, c'est le pharisien, c'est le marabout, c'est le derviche, c'est le bonze ; je ne m'en occupe pas.

Les deux adversaires sont, l'un : le matérialiste convaincu, l'athée, l'esprit fort ; c'est lui qui se donne cette dernière épithète pour avoir la satisfaction puérile de traiter tous les autres d'esprits faibles ; têtue dans toute l'acception du mot, il ne se convertira pas aisément ; on lui ferait voir Dieu et on lui démontrerait l'immortalité de l'âme par l'anatomie et par toutes les sciences, qu'il ne se rendrait point. C'est un fanatique dans son genre, bien que par calcul, il proclame le droit de la libre-pensée ; du reste homme de parti et énergique. On ne le rencontre pas souvent, mais il existe, il a des représentants. Contre lui on ne peut rien faire que de combattre sa déplorable influence.

L'autre est son associé, non par conviction ou par goût, mais par intérêt et aussi un peu par vanité ; bien qu'au fond il ne représente qu'une variété du sceptique pur et simple, il veut se faire passer

aussi, lui, pour un esprit-fort ; mais il redoute et évite de se trouver en face de phénomènes qui le forceraient probablement à convenir de son erreur ; il trouve plus commode de nier tout, en compagnie de ses pareils ou de son professeur, le matérialiste, dont il endosse bénévolement les théories ; à force de se monter la tête, il finit par croire qu'il ne croit à rien ; mais tandis que l'athée se moque du néant, lui au contraire en a une peur effroyable, et quand la mort vient frapper à sa porte, s'il en a le temps, il s'accroche au premier bramin qui passe par là. Au surplus, c'est un caractère versatile et sans principes, qui cause d'autant plus de mal qu'il fournit à son complice d'innombrables recrues ; transfuge universel de toutes les opinions, aujourd'hui sa grande ambition est de passer pour incrédule tolérant ; son arme c'est le dédain ; sa science, la science officielle, et sa morale celle du bourgeois mesquin et égoïste ; son châtiment... c'est d'étouffer dans un raisonnement serré.

Ses pareils se trouvent partout ; ils s'appellent les irrésolus et composent bien les trois cinquièmes de l'humanité ; mais ce serait une erreur grave de croire qu'ils suivent tous la même bannière et si, dans les pays relativement avancés, le matérialisme semble à présent les attirer à lui, sur d'autres points de notre planète ils sont encore au diapason des croyances plus ou moins surannées qui ont la vogue. Bref, les irrésolus représentent très-bien les tendances philosophiques d'un pays et d'une époque, et ce sont toujours par entraînement les pires ennemis des innovations et des découvertes utiles aussi bien que des aspirations généreuses ; j'ajouterai qu'ils peuvent servir d'excellents baromètres aux observateurs consciencieux ; car ils possèdent une sensibilité merveilleuse. En ce moment, pour le Nord-Ouest de l'Europe et l'Est des Etats-Unis, c'est-à-dire pour les contrées les plus civilisées et les plus industrielles du globe, ils marquent indifférence fixe en matière religieuse avec tendance très-prononcée vers l'athéisme.

Ils ont en général un esprit fort étroit, les irrésolus ; pourvu qu'ils se trouvent à leur aise, l'état présent d'une société marque à très-peu près pour eux le plus haut degré auquel elle puisse atteindre ; la sagesse à leur point de vue consiste à *être de son temps*, à suivre le courant des idées généralement admises et à faire courageusement chorus avec ceux qui tiennent la scène. Payens avec Anytus, ils ont rempli la coupe de Socrate ; juifs avec Caïphe ils ont opté pour Barrabas ; catholiques romains avec les papes, ils ont ensanglanté le moyen-âge.

Sans être convaincus réellement, par malheur ils croient toujours l'être ; aujourd'hui que les aspirations aux jouissances matérielles semblent étouffer presque tout autre sentiment, ils sont encore *de leur siècle* et professent un profond mépris pour les études philosophiques, ne reconnaissant à l'homme que deux préoccupations légi-

times et sensées, améliorer sa situation le plus vite possible ici-bas pour en jouir le plus longtemps possible. En un mot, les irrésolus, à cette heure complices des matérialistes, demain peut-être leurs adversaires, les irrésolus tiennent avant tout à se rallier à celui qui semble devoir rester vainqueur, ce qui revient à dire qu'ils se présentent, comme toutes les cohues, autour de celui qui a fait le plus de bruit le dernier.

Ainsi donc, en règle générale, ils adoptent les idées de leur temps et certes les pseudo-matérialistes d'à présent ne manquent point de se conformer à cette salutaire tradition. Du dix-neuvième siècle ils sont tout fiers, ils s'y admirent avec complaisance, et chaque soir en se mettant à la remorque de leur gazette, ils se demandent très-sérieusement, et non sans un certain sentiment mixte d'orgueil et d'inquiétude, s'il sera possible au génie de l'homme d'aller beaucoup plus loin. Essayez un peu de leur donner quelques notions de spiritisme ; ils n'avoueront jamais qu'ils n'en savent pas le premier mot, et vous pouvez être assuré d'avance qu'ils vous arrêteront dès le début par quelque phrase toute faite comme celles-ci : « Dans un siècle de lumières, il est impardonnable d'être aussi crédule » ou bien : « Vous n'y pensez plus, nous sommes au dix-neuvième siècle ». Mais enfin, admirateurs indulgents de l'époque actuelle, vous êtes donc bien habiles ou naturellement bien perspicaces pour juger de tout à *priori*, et savoir d'instinct si une chose est possible ou non, si une découverte vaut la peine qu'on s'en occupe, si un système philosophique mérite d'être étudié ou bafoué ? Il me semble que, dans ce dernier cas par exemple, il est assez difficile de se former une opinion rationnelle sur un ouvrage ou un traité quelconque que l'on n'a pas même parcouru d'un œil distrait ; or c'est précisément ce que prétendent faire la plupart de ces farouches contempteurs du Spiritisme, qui trouveraient parfaitement ridicule qu'on sifflât une première d'après l'affiche avant le lever du rideau et qui, tous les jours, se moquent ouvertement du livre des Esprits dont ils ne connaissent que le titre. Car, à mon grand regret, il faut bien qu'ici je le démasque pour qu'on jouisse de leur courte honte, sur cent mauvais plaisants qui se gausseront du spiritisme, il y en aura toujours au moins quatre-vingt-dix-neuf qui seront hors d'état d'en donner seulement une petite définition à peu près satisfaisante ; faites l'expérience quand vous voudrez, ce n'est pas l'occasion qui vous manquera et vous verrez si je suis au-dessous de la vérité.

Les voilà donc tels qu'ils sont, prévenus et ignorants de la cause qu'ils jugent, ces adversaires peu sérieux auxquels les spirites ont affaire la plupart du temps, ces adversaires qui se donnent modestement le nom d'esprits forts pendant qu'ils nous traitent gracieusement d'hallucinés, de dupes, d'astrologues, voire même à l'occasion de charlatans, les voilà ceux qui forment le gros de l'armée matéria-

liste, ces hommes indécis, moitié sceptiques, moitié athées, qui n'ont ni dogme, ni loi, ni croyance et dont la morale équilibriste, cherche vainement une base solide depuis 80 ans, les voilà moitié gais, moitié tristes, se riant de la mort et redoutant qu'elle vienne, se moquant de Dieu mais l'admettant dans les grandes circonstances, maudissant les religions et leurs abus, mais s'y soumettant eux et leurs enfants *de peur qu'il y ait quelque chose*, et par-dessus tout plaignant et raillant de bien bon cœur ces pauvres spirites, ces simples, ces hommes d'un autre temps qui croient à la magie et à toutes les chimères des Van-Helmont, des Paracelse, des Mesmer et des Schwedenborg. Les voilà qui se drapent avec fierté dans le drapeau du dix-neuvième siècle, le siècle des grandes découvertes, le siècle sérieux, le siècle positif, le siècle *qui ne donne plus là-dedans*, le siècle des savants, de ces fameux savants qui se sont occupés un moment de médiums et de leurs prétendus phénomènes, et qui ont démontré d'une façon péremptoire qu'il n'y a ni esprits, ni fluides, ni manifestations intelligentes, partant que toute cette fantasmagorie n'est bonne qu'à jeter dans le chaudron cabalistique entre la baguette de coudrier et la racine de mandragore.

Vraiment? Vos chevillards ont affirmé que les esprits n'existent pas, vos sávants des instituts et des académies ont décidé en corps constitués que les manifestations d'outre-tombe sont impossibles et en dehors des lois de la nature. Je crains fort qu'ils se soient mis une grosse responsabilité sur les bras et qu'ils aient dans un prochain avenir l'ennui mérité de voir rire un peu à leurs dépens. Il est bien juste d'ailleurs que chacun ait son tour, et puisque nous avons l'avantage, messieurs du matérialisme, de vous mettre si fort en gaieté, permettez-moi de m'amuser aussi un peu à vos dépens et d'apprécier à leur juste valeur les savants officiels et leur dix-neuvième siècle.

Je ne m'étendrai point sur les anathèmes maladroits que leurs prédécesseurs ont lancés à toutes les époques contre les investigateurs de la nature. On a fait et refait le dénombrement consciencieux de ces erreurs judiciaires, on a dit et redit l'histoire des persécutions révoltantes que les inquisitions, sorbonnes, facultés et académies brevetées et patentées ont fait subir à tous ceux qui ont essayé de leur démontrer qu'il ne suffit point de se renfermer dans un système, mais qu'il est beaucoup plus louable d'étudier sans cesse, dût-on avouer qu'après Aristote, il y a bien encore quelques petites choses à découvrir. Qui ne connaît les bouffonneries que la science officielle, depuis qu'elle existe, a opposées aux affirmations nouvelles des André Vésale, des Copernic, des Christophe Colomb, des Galilée et de mille autres, hélas, dont quelques noms seulement se trouvent consignés au martyrologe des hommes de génie. N'accusait-elle pas Edouard Jenner d'empoisonner le genre humain quand il

proposa la vaccine et l'un de nos grands diplomates contemporains n'a-t-il pas combattu l'installation des railways en France sous le prétexte fallacieux que le prix du fer deviendrait inabordable !

Une découverte subversive qui s'attaque à la routine, au préjugé, ne peut être pour un corps savant qu'une innovation redoutable qui attaque son prestige ; sa maximæ sera toujours : « Périsse la vérité plutôt que de s'avouer dans l'erreur », car la vanité joue le principal rôle dans ce besoin d'enrayer le progrès, et c'est elle qui a fait croire à tous les docteurs fourrés d'autrefois, comme aux esprits forts d'aujourd'hui, qu'eux morts, il n'y a plus qu'à faire relier leur grande encyclopédie et qu'on ne pourra pas y ajouter le moindre supplément. Allons, allons, doctes et scribes, il serait bon d'apprendre au moins que vous ne savez pas tout et que loin d'être dans un siècle de lumières, comme vous l'enseigniez aux naïfs, vous jouissez à peine d'un pâle crépuscule. Vous croyez que j'exagère; nullement, je vais vous en donner les preuves.

Chaque siècle représente à mon esprit un monument sur lequel l'histoire grave, dans un ordre méthodique, pour l'instruction des générations futures, les évènements, les circonstances qui ont forcé l'homme à acquérir au physique et au moral, c'est-à-dire à marcher dans la voie de la civilisation. Si vous préférez une définition moins longue, la voilà : « Un siècle est un livre où pendant cent ans l'humanité inscrit son Doit et son Avoir. »

Voilà qui est entendu, autant de siècles autant de registres et maintenant, messieurs les rieurs qui invoquez à tort et à travers contre les spirites, l'infailible autorité du siècle actuel, veuillez, s'il vous plaît, vous occuper sérieusement d'établir avec moi les comptes de ce 19^e registre pour voir, en l'an de grâce 1878, quel est le bilan de l'humanité.

Mais ne vous effrayez pas de la tâche ; elle n'est point colossale comme vous semblez le croire, et je vais vous montrer tout à l'heure qu'il n'y a rien de plus simple, rien de plus expéditif que d'établir un pareil bilan. Je m'étonne même que les esprits forts, qui ont songé à tant de choses, n'aient pas pris l'habitude de faire ce petit travail régulièrement à la fin de chaque année, pour la plus grande instruction de leurs semblables et d'eux-mêmes.

Voici comment nous procéderons. Etant admis que les hommes ne sont ici-bas que pour améliorer leur sort et celui de leurs descendants (comme vous le voyez, il n'est point ici question d'améliorer leur âme pour obtenir la récompense dernière; ceci sortirait de notre cadre), étant donc admis que les hommes ont le désir instinctif et le devoir de s'arranger sur leur planète de manière à y vivre le plus commodément possible, je suis amené tout d'abord à me demander en quoi consiste la perfection à laquelle ils doivent tendre. Ne craignez point que je me montre trop prétentieux à ce sujet; je serai

très-accommodant et je me garderai bien de vous placer en face de la perfection absolue contre laquelle vous ne manquerez pas d'élever une foule d'objections, auxquelles je serais probablement fort embarrassé de répondre, attendu que nous n'avons pas pour le moment de point de comparaison. Cependant je dois vous dire que j'y crois, qu'elle est, à mon avis, la divinité elle-même, l'ensemble de toutes les perfections que nous pouvons concevoir et de toutes celles dont nous n'avons aucune notion. Mais laissons cela; mes affirmations n'aboutiraient entre nous qu'à une discussion creuse qui réjouirait très-certainement les mânes des réalistes et des nominalistes; ils croiraient encore y être.

Donc je ne m'occuperai point de la perfection absolue, réelle, mais simplement de la perfection relative, c'est-à-dire de la destruction totale des maux dont nous souffrons, œuvre à laquelle les hommes travaillent avec une mollesse déplorable depuis qu'ils sont sur la terre... et il y a longtemps.

Le mal représentant l'imperfection, son contraire nous donnera l'autre valeur, la perfection relative.

Le mal peut se définir ainsi: ce qui nuit au bien-être physique et moral de l'homme. Il réside en nous et hors de nous. En nous se trouve le mal moral, vices et ignorance; hors de nous le mal terrestre, matériel sous ses innombrables formes. C'est par lui que nous commencerons.

Il comprend deux imperfections: la mort violente (1) par accident ou par maladie; la ruine de ce que l'homme crée par son travail.

I^{re} Division

(Mal extérieur, constitutif de la planète)

1^o Voici d'abord le sol sur lequel nous sommes appelés à vivre qui s'inscrit comme notre plus ancien et plus terrible ennemi. Ecoulements de montagnes, tremblements de terre, tourbillons de sables et de cendres, tout cela nous a persécutés, tout cela nous persécute quelquefois encore sans que nous ayons trouvé aucun autre moyen d'éviter ces fléaux que de fuir devant eux; à la rigueur on pourrait pardonner à l'homme d'être encore victime de ces bouleversements, s'il avait la prévoyance de ne pas stationner sur les points du globe où ils se présentent le plus fréquemment. Or il n'en fait rien et il rebâtit volontiers une nouvelle ville sur le même emplacement que celle qui a été détruite. Il s'expose volontairement, par insouciance, à la destruction de ce qui lui appartient et à une mort prématurée. Nous ne sommes pas plus avancés sous ce rapport que nos ancêtres les plus reculés; l'incurie fait toujours de nombreuses

(1) On ne s'étonnera point que la mort par épuisement des organes ne soit pas mentionnée ici. Ce n'est pas un mal, mais le terme naturel de la vieillesse, la seule mort qu'en principe on ne puisse pas éviter, puisqu'elle est une loi et qu'elle met toujours fin à notre existence quand aucun accident n'est venu remplir son office.

victimes. Voyez Lima, voyez Catane, voyez Lisbonne, etc. Lima, et Catane, et Lisbonne et les autres sont toujours à la même place. Ruines de la propriété, morts violentes, deux imperfections (1).

2° L'eau nous cause des dommages analogues et l'homme ne prend pas beaucoup de précautions pour contenir ses envahissements. Neuf fois sur dix les moyens de défenses restent insuffisants ou bien l'on ne pense à se fortifier qu'après des catastrophes terribles. Presque partout les digues ne protègent que les villes, et quand une inondation survient, les campagnes sont submergées et les récoltes perdues. D'un autre côté, sur l'Océan, les sinistres ne sont pas moins nombreux que dans ces derniers siècles et les mesures que l'on a prises ne paraissent pas devoir de sitôt donner des résultats sérieux. Beaucoup de moyens ont été proposés qui ne sont pas pratiques, beaucoup d'autres n'ont pas été mis à l'essai. Insouciance, imprévoyance. Ruines, morts. Deux imperfections.

3° L'air, complice de l'Océan, nous livre également bataille à la surface de la terre; les orages, les grêles, les trombes nous menacent à tout moment et causent dans certains pays des ravages épouvantables; qu'avons-nous à opposer à ces divers fléaux; rien; car je suppose que vous n'avez pas une confiance illimitée dans le paratonnerre, le parapluie et l'almanach de Mathieu-Laensberg? On trouvera certainement quelque chose de mieux; mais quant à présent, je marque deux mauvais points au 19^e siècle.

Parcourons rapidement la liste des autres maux qui nous affligent.

4° Le feu. Nous pourrions maintenant rendre incombustibles tous nos matériaux; mais on ne le fait presque jamais et l'on n'a rien de plus efficace à opposer au feu qu'un seau d'eau; les sauvages en savent autant. Deux imperfections.

5° Le froid. Les peuples du nord pour lesquels seuls il était redoutable, s'en préservent depuis longtemps. Ils ont trouvé le chauffage et le vêtement confortables. Progrès réel, considéré dans l'ensemble. Deux perfections relatives.

6° La disette. Impossible aujourd'hui, grâce aux moyens de communication et aux relations commerciales facilitées; c'est là certainement une des grandes conquêtes de l'homme sur le mal. Il est vrai qu'une guerre générale de tous les peuples pourrait peut-être encore ramener la famine; mais il faudrait s'en prendre alors à la guerre qui est un fléau à part. Progrès important. Deux perfections.

7° La guerre. — Meurtres, ruines. 2 — 8° Les maladies, épidémies, empoisonnements n'ont pas diminué d'une façon assez sensible pour qu'on en tienne compte à la médecine. Morts d'hommes. 1. — 9° Bêtes féroces ou nuisibles dont l'homme n'a pas su encore

(1) La mort violente qui fait des victimes isolément n'a qu'une valeur secondaire dans cette révision générale. Bien qu'elle soit une imperfection, nous opérons sur d'assez gros chiffres pour négliger les fractions.

rallier une partie à lui, ni détruire l'autre. Morts, invasions ruineuses. Deux.

Une mention honorable à nos ancêtres qui nous ont légué quelques animaux auxiliaires et domestiques dont nous ne nous empressons guère d'augmenter le nombre. Croyez-vous par exemple que le singe, le singe qui a des *mains* comme l'homme, n'a pas été appelé par Dieu à devenir, quand nous le voudrons, pour nos descendants, un de leurs plus utiles serviteurs, lorsqu'il aura été instruit et rompu à l'obéissance pendant plusieurs générations. Quel progrès pour l'humanité, le jour où elle pourra confier au singe des travaux abrutisants ou répugnants qui dégradent aujourd'hui l'homme et lui prennent un temps précieux qu'il pourrait consacrer à des occupations plus relevées !

Tel est à peu près le mal matériel destructeur de nos travaux, ou de notre corps. Je ne mentionne point le suicide qui est une misère toute humaine, hélas, et qui trouvera sa place dans les imperfections morales.

— Passons au mal intérieur.

2^e Division

MAL MORAL

(*Ignorance, vices*)

1^o Ignorance. Elle est encore très-grande. La sauvagerie, la barbarie règnent encore sur la majeure partie de notre misérable planète. Quant à nous autres civilisés, si nous avons fait des conquêtes véritables dans les sciences, dans les arts et dans l'industrie, il faudrait être bien aveugle assurément pour ne pas voir que notre monument intellectuel ne s'élève pas beaucoup au-dessus des fondations ; seules quelques colonnes semblent parvenues au niveau de la perfection relative. C'est, dans les sciences, la géographie, qui n'a plus très-certainement de continents ni de terres importantes à découvrir. On m'objectera l'intérieur de l'Afrique et de l'Australie, les pôles, etc. Hé, mon Dieu, quelques sauvages nouveaux et quelques ours blancs de plus n'y changeront pas grand'chose. L'important est à peu près fait et il ne faut pas oublier que je ne m'occupe ici que de la perfection relative.

Dans les arts, la peinture *idéale* ne dépassera guère les maîtres de la Renaissance qui resteront les maîtres en cela comme les Grecs le sont pour la sculpture ; mais les anciens n'avaient trouvé que l'idéal ; l'industrie moderne a obtenu le *réalisme* absolu, mathématique, par la photochromie et par la galvanoplastie, cette photographie des reliefs. Si l'on fait quelques progrès dans ces deux arts, ce ne sera jamais qu'au point de vue du moyen, du procédé, et ceci concerne l'industrie.

Nous comptons en tout pour les arts et les sciences trois perfec-

tions relatives ; car les seize ou dix-sept autres sujets d'études qui préoccupent les hommes actuels offrent encore un vaste champ aux investigations.

Je ne mentionne point le magnétisme ni le spiritisme qui n'ont encore droit de cité que parmi leurs adeptes.

2° Les vices. Il nous reste à savoir si notre siècle a obtenu son brevet de perfection morale. Oh, ce sera bientôt fait. Une génération qui n'a pas encore pu laver toutes les hontes de la barbarie, une génération qui en a conservé la plupart des abus et des préjugés et qui, de plus, compte dans son sein non seulement des gens qui ont des défauts, non seulement des hommes qui se conduisent d'une façon répréhensible, mais encore des êtres abjects en guerre ouverte et permanente avec la société, des voleurs de profession, des bandits, des assassins, des criminels de toute espèce, une génération qui est encore obligée d'entretenir partout une armée spéciale pour la répression de mille infamies sous peine de voir sa sécurité compromise, cette génération-là, quelques louables efforts qu'elle ait faits pour circonscrire un peu le mal, doit s'accuser à bon droit d'être atteinte d'une grande maladie que lui a léguée le moyen-âge. Elle n'est pas guérie, mais en convalescence. Son état est transitoire, elle s'agite, elle cherche, elle a la fièvre, mais elle n'a pas encore la santé. Le 19^e siècle, comme tous les autres, est entaché d'imperfection morale.

	IMPERFECTIONS	PERFECTIONS RELATIVES
Ainsi nous relevons dans la liste du mal physique que nous devons à l'imprévoyance et à l'ignorance	10	4
Dans celle du mal intellectuel	17	3
Imperfection morale (ensemble des mauvaises passions) . . .	1	—
	—	—
	PASSIF	ACTIF
TOTAL.	28	7

Nous sommes encore en faillite. Oui, à l'heure qu'il est, n'en déplaise à ceux qui invoquent l'autorité du 19^e siècle, notre progrès est à l'état primitif comme 7 est à 28. Nous avons au début environ 28 grandes misères, 28 obstacles, nous en avons franchi le quart. Nous avons au départ 28 étapes devant nous et nous en avons encore 21.

Quelle lenteur, grand Dieu ! Au demeurant, consolez-vous, beaux parleurs, esprits forts qui commencez peut être à vous décourager, à moins que vous ne me regardiez comme un mauvais plaisant, et j'ai tout lieu de le craindre, le spiritisme, en dépit de vos railleries, éclairera un jour vos petits-neveux qui parcourront plus vite et plus

aisément le reste de la route que n'ont pu le faire les hommes qui hésitent encore dans une demi-obscurité et perdent leurs plus belles journées à se disputer et à se nuire.

Un réincarné de Tours.

ÉTUDE SUR LES HÉRÉSIES D'ARIUS ET DE NESTORIUS

Doctrine d'Averrhoës

(SUITE ET FIN)

Les Juifs lettrés et monothéistes, unis aux Nestoriens, furent protégés par les conquérants Sarrasins ; ces lettrés traduisirent en arabe plusieurs ouvrages grecs et latins, et si les Nestoriens furent les professeurs des enfants qui appartenaient aux grandes familles mahométanes, les Juifs étaient admis comme médecins dans l'intérieur des riches maisons. Les vérités scientifiques s'implantèrent ainsi chez ce peuple qui abandonna le mahométisme populaire et fanatique, presque sauvage ; il conquist sa place dans le monde intellectuel, aussi largement qu'il l'avait fait dans l'empire romain.

Au contact des savants juifs et nestoriens, la doctrine de la prédestination s'affaiblit chez les Sarrasins, et le libre arbitre et la vie individuelle furent acceptés pour l'homme qui, avec leur aide, pouvait faire sa destinée bonne ou mauvaise. Il fut reconnu que, vivant sous l'empire de lois éternelles et immuables, prises en masse les nations n'avaient pas de responsabilité collective. Ils laissaient aux chrétiens les prières à la vierge Marie, les demandes de l'intercession des saints, et la croyance en la vertu des reliques, à cette fin de changer capricieusement les lois de la nature.

Il y a des causes et des effets, disaient les Musulmans.

Malgré les résistances des docteurs de l'Islamisme, le Calife Al-Mamun, qui avait reconnu la terre comme étant une sphère, ordonna à des mathématiciens de mesurer un degré du méridien terrestre, et cette opération renouvelée deux fois, donna un résultat à peu près semblable à celui que nous obtenons aujourd'hui, quoiqu'il ne fût réalisé qu'avec un instrument imparfait, l'Astrolabe ; cette opération mathématique prouve leur avancement en astronomie et en optique.

A Damas, à Bagdad, les Califes répudiant les errements de Mahomet, encourageaient les lettres, et Haroun-al-Raschid, en 786, fit annexer l'école à la mosquée ; il s'entourait de savants et de livres, et cette tendance se conserva dans l'empire, même dès qu'il fut tronqué en trois parties, car la méthode expérimentale, celle des Grecs d'Alexandrie et non de Constantinople, fit toujours chez eux des guides sûrs, soit en chimie, en astronomie, en hydrostatique, en mécanique ; la géométrie et les mathématiques étaient leurs seuls instruments de logique. *Ils inventèrent l'Algèbre.*

Au Caire, à Bagdad, il y eut des bibliothèques célèbres, et en An-

dalousie il y en avait 70 ; celle du Calife d'Espagne contenait 600,000 volumes. Six mille étudiants recevaient à Bagdad la plus large instruction. Le grand Calife Ali-Mamun, disait : « Qu'ils sont les élus de Dieu, ses meilleurs et ses plus nobles serviteurs, ceux qui consacrent leur vie au développement de leurs facultés naturelles ; que ceux qui enseignent la science et la sagesse sont les luminaires et les législateurs du monde, lequel retomberait sans leur secours dans l'ignorance et la barbarie ».

Al Khazini écrivait à Cordoue: « Quand le peuple ignorant entend dire aux savants que l'or est un corps qui s'est formé par voie de perfectionnement, il comprend qu'il a passé par la forme des autres corps métalliques, c'est-à-dire qu'il était d'abord plomb, puis étain, puis bronze, puis argent, puis qu'il est devenu finalement or. Il ne sait pas que les philosophes veulent dire ce qu'ils veulent dire aussi de l'homme, quand ils avancent qu'il est arrivé à l'état où il se trouve aujourd'hui, progressivement et non point par des transformations totales, comme s'il avait passé par la figure bœuf, puis par celle de l'âne, puis du cheval, puis du singe et, finalement, était devenu homme. »

Nous trouvons là, prise sur le fait, la doctrine de l'évolution de Darwin que nous avons crue moderne, mais que la grande Grèce avait préconisée, et qui doit bientôt prouver à tous que la réincarnation est la loi éternelle de mouvement, de progrès et de vie. Au point de vue spirite, cette étude-ci n'est pas sans utilité.

Nous ne le saurions trop répéter, les Grecs et les Romains croyaient que *l'esprit de l'homme était la figure de sa forme corporelle*, qu'il changeait et se développait par *la forme corporelle* ; ils voyaient apparaître leurs morts avec leurs vêtements et leurs traits accoutumés et leurs grands poètes l'affirmaient dans l'odyssée de leurs héros. Les premiers chrétiens croyaient ainsi, et St Paul, parle toujours du *corps spirituel des Esprits*, ce que nous, spirites, nous appelons: le *Périsprit*, qui unit l'âme au corps. Les Musulmans, comme les Grecs d'Alexandrie, croyaient que l'âme de l'homme appartient à un passé et à un avenir également sans fin, et ce sont ces idées, qui, plus tard, devinrent l'Averrhoïsme ou l'Islamisme philosophique.

Averrhoës, que les chrétiens ont voulu flétrir, comme auteur de ces idées, n'en était que le compilateur et il les porta à la connaissance du monde avec un grand talent d'exposition ; ce fut une grande invasion intellectuelle, semblable à celle du spiritisme.

Erigène, un anglais de l'an 800, qui avait suivi les cours des universités mahométanes d'Espagne, enseignait, pour réconcilier la science et la religion (et comme élève d'Aristote), que l'âme retourne à l'intelligence universelle, sous le nom de *Théosis* ou *défication*. La mémoire du passé, selon lui, n'existe pas dans cette *défication*, car l'âme retourne à l'état où elle fut avant de s'incarner

ou de prendre un corps. Naturellement, il encourut les censures ecclésiastiques et ses ouvrages furent brûlés. Donc, de l'Inde, de la Perse, de la Grèce, de Rome, d'Alexandrie, de l'Espagne, la vieille vérité revenait, sans cesse rajeunie, quoique interprétée diversement en des points secondaires.

Averrhoës, savant renommé, avait présenté sous la forme que nous allons décrire, l'idée développée dans l'Inde, si magistralement, par *Chakia-Mouni*, idée qui a formé la religion Boudhique avec 500 millions de croyants; *Averrhoës* enseignait cette philosophie de la Chine, de l'Inde, de tout l'Orient, que la matière et la force sont indestructibles; il voyait de l'analogie dans tout ce que les organes tirent de la matière, pour s'agréger, se rassembler, et ces éléments, par la désagrégation, revenaient à leur source, disait-il, comme l'Esprit qui sorti de l'intelligence universelle, peut y rentrer après un stage sur la terre. C'était l'averrhoïsme (ou doctrine de l'émanation et de l'absorption), qui regardait la douleur comme un moyen divin pour ne pas oublier la vie future et se réconcilier avec le travail quotidien par l'espérance du repos éternel. (Le repos éternel est une fiction.)

Il y avait les classes fanatiques, qui, poussées par les orthodoxes ignorants, servaient de machine politique; on leur enseignait que le *Méchant Calife*, Al-Mamun, avait, avec son Aristote, troublé les consciences; et que, crime impardonnable, il avait fait mesurer la terre en prétendant qu'elle était une sphère, une boule ronde !!! On tentait une révolution religieuse.

Almanzor, le Calife usurpateur qui s'était appuyé sur ces orthodoxes pour être le maître souverain, fit brûler en place publique tous les ouvrages de la grande bibliothèque. En 1198, *Averrhoës* fut, malgré son âge vénérable, chassé d'Espagne, et tous les philosophes étant persécutés, les hypocrites peuplèrent le royaume islamite.

En France, les Dominicains, jaloux des Franciscains qui avaient accepté l'averrhoïsme, dénoncèrent comme fatale et mensongère, cette doctrine déjà accueillie par tous les esprits avancés de la France, de l'Angleterre, de l'Allemagne et de l'Italie. De même, les synagogues des Juifs orthodoxes repoussèrent les Maimonides, ou Juifs lettrés qui suivaient Maimonides, le grand écrivain juif averrhoïste.

Lorsque, en Espagne, la domination arabe fut détruite, en 1243, le pape Innocent IV et Ferdinand et Isabelle d'Aragon introduisirent l'Inquisition en Espagne, et comme les Juifs étaient Ariens, ainsi que les Maures venus de l'Orient, ils furent accusés par les catholiques, comme *sacrifiant des enfants*, à la pâque chrétienne, pour se moquer du crucifiement. Le terrible et inhumain Torquemada, dominicain, fit brûler les cadavres des morts et le corps des vivants, et dans sa férocité épouvantable, il attaquait les vieillards, les femmes et les enfants. Chacun connaît cette histoire infâme de l'inquisition sous

Torquemada: à lui seul, soit par prosélytisme, soit par cupidité, car on s'emparait des richesses des Maures et des Juifs, on brûla en 18 ans, 10,220 personnes, 6,860 en effigie, et 97,320 autres subirent des condamnations infâmantes !!

Perte irréparable, ils brûlèrent aussi, à Salamanque, un trésor littéraire composé de six mille volumes de littérature orientale !! Les Juifs furent proscrits en masse (l'Eglise s'empara de leurs propriétés), et par les maladies contractées, par la misère et les voyages, ils moururent torturés par la faim. Les Maures, si tolérants pour les Chrétiens au temps de leur puissance, furent encore plus maltraités que leurs frères en Averrhoïsme.

Le pape Gerbert, le roi Frédéric II étaient Averrhoïstes, comme le fut Michel Scot, qui traduisit Averrhoës et le *De Tribus Impostoribus*. Robert Grosstète, Roger Bacon, Spinosa, ont suivi et glorifié Aristote et conséquemment, Averrhoës.

En somme, cette doctrine était tellement répandue en 1255 que, Alexandre IV pape, avec Gerbert-le-Grand, et Saint Thomas d'Aquin, l'associé de l'ordre de St-Dominique, se livrèrent à une lutte forcée contre tout ce qui était suspect d'Averrhoïsme; et l'Europe chrétienne fut épouvantée par l'Inquisition qui ne reculait devant rien.

Telle est l'histoire de cette doctrine fameuse qui servit de prétexte politique à tous les artistes du monde ultramontain de cette époque; dans leurs statues et leurs tableaux, ils montraient St Thomas terrassant l'Averrhoïsme, qui, cependant, survit au terrible et sanguinaire Thomas.

Padoue eut une université qui partagea cette doctrine, jusqu'au 17^e siècle.

A Venise, tout gentilhomme bien élevé faisait profession d'en être le partisan. Malgré les papes, l'Inquisition, le concile de Latran (1512), les excommunications et les anathèmes, si peu charitables, des prêtres d'une religion, qui prétendent être doux et pleins de mansuétude comme Jésus (en paroles, oui, jamais en actes), la grande majorité des humains croit, dans le fond sinon dans la forme, que l'Averrhoïsme mieux expliqué, plus avancé, plus accessible à tous, doit être la vérité pour les races humaines qui savent lire et penser.

Le Spiritisme, qui succède à l'Averrhoïsme, en rendant facile à tous l'examen des grandes vérités dont il est la démonstration vivante, déchire définitivement le voile tissé par les factions religieuses. Ce qu'il demande et ce qu'il veut pour les autres, c'est de pouvoir librement se choisir son critérium; et pour faire justice des infailibilités doctrinales de ses adversaires, il attend les événements et leurs conséquences logiques. Il abandonnerait tout ce qu'il avance, si on lui en prouvait l'inanité.

L'ambition, la vanité, le fanatisme n'ont rien à faire avec lui, car il aime le savant qui lui fait lire dans les cieux, et son livre fonda-

mental enseigne que l'âme, *émanée* de Dieu, se crée un corps, et un périsprit qui s'élève sans cesse; partie de l'infiniment petit, l'âme suit la filière de tous les êtres pour conquérir une puissance infinie.

Partie de Dieu, épurée, glorifiée, elle revient à lui.

P. G. LEYMARIE.

CONSIDÉRATIONS SUR LE CATHOLICISME

Suite et fin.

III

Il a, par ses fautes accumulées, fomenté l'incrédulité et l'athéisme la révolte contre la foi et la véritable raison religieuse. Si le nombre des athées est petit, si même au fond il n'existe pas d'athées véritables, le nombre des douteurs est devenu immense sous la pression d'une orthodoxie mal entendue. Qui peut se vanter aujourd'hui d'être orthodoxe, même parmi le clergé? Quel est celui de ses membres, à quelque degré qu'il se trouve de cette sombre hiérarchie, qui a la prétention de tout diriger encore, quel est celui qui peut se dire avec une entière sécurité de conscience, un ferme croyant à toutes les choses qu'elle enseigne? Quel est celui qui ne proteste pas intérieurement contre un point quelconque de cette doctrine à laquelle manque l'homogénéité? N'y eût-il qu'une voix qui protesterait contre un seul point, que c'en serait assez pour mettre en danger l'institution tout entière.

Mais ce n'est pas un seul qui proteste, ce sont tous dans leur for intérieur, et s'ils continuent d'enseigner ce qu'ils ne croient pas eux-mêmes, c'est qu'on leur a fait un devoir strict, une haute vertu de l'obéissance aveugle, alors même que cette obéissance est un mensonge. Quel est celui qui croit à l'infailibilité absolue d'un homme en matière de foi, cet homme fût-il un pape dans l'ordre hiérarchique, fût-il le plus vertueux des hommes dans l'ordre moral? Quel pape même pourrait parler sérieusement de sa propre infailibilité? Une assemblée de hauts dignitaires ecclésiastiques, recrutés comme on sait, a prononcé, par complaisance peut-être, sur cette question que la plus vulgaire prudence aurait dû interdire de poser; elle a dit oui, et la conscience humaine tout entière a protesté.

Quand on se croit obligé d'avoir recours à de pareils expédients pour étayer un principe, il faut que ce prétendu principe soit bien malade. Ce n'est pas par de pareils moyens qu'on met d'accord la foi et la raison. On s'en soucie peu du reste et c'est grand tant pis, car on ne fait pas en cela preuve de raison et on se plonge de plus en plus dans des erreurs manifestes. Il n'est pas de situation plus fautive aujourd'hui dans le monde, que celle du clergé lui-même, si ce ne sont les situations qu'il crée à des hommes qui se font ses trop aveugles complaisants. Mais la lumière se fait par degrés et le jour

n'est pas éloigné où toutes les trames seront à découvert. Alors cette fausseté de situation, dont nous parlons, ne sera plus un secret pour personne. Le clergé, s'il veut vivre, doit cesser de se faire le soutien des causes perdues et songer sérieusement à sa transformation nécessaire. L'institution condamnée sans retour, restent les hommes qui la composent et qui doivent exciter notre intérêt fraternel. Nous leur devons notre assistance morale et nos conseils et rien de cela ne leur fera défaut.

IV

Lorsque, par une circonstance quelconque, on se trouve en position de répandre un enseignement moral ou religieux parmi le peuple, le premier devoir, le plus élémentaire de tous, est d'interroger sa propre conscience, de s'enquérir auprès d'elle si l'enseignement qu'on présente aux autres est susceptible de lui donner satisfaction. Si, tout bien sérieusement examiné, la conscience se déclare satisfaite, on a non-seulement le droit, mais encore le devoir de faire passer dans l'âme des autres ce que soi-même on croit être la vérité, ce que, avec une sincérité parfaite, on considère comme tel. La vérité est toujours utile ; paraît-elle fâcheuse dès l'abord, elle apporte toujours avec elle par la suite, des trésors de consolations que seule elle peut donner, et qui sont le vrai bonheur, le seul bonheur sur la terre. De là cette parole si simple et si vraie dans sa sublimité : « Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés. » Et Jésus ne fait là aucune distinction de religion ou de culte, de pays ou de nationalité. C'est au monde entier qu'il s'adresse. Ceux qui pleurent seront consolés, car s'ils pleurent c'est qu'ils ont mérité de pleurer ; si la tristesse les accable maintenant, c'est que, dans les temps écoulés, ils ont été la cause volontaire de la tristesse des autres, et pour cela la Justice éternelle les paye aujourd'hui de retour.

Le malheur est entré chez eux parce que, dans un jour de coupable aveuglement, ils l'ont fait entrer chez d'autres. Mais ce malheur ne durera pas plus que ne le veut cette même justice ; « heureux donc ceux qui pleurent parce qu'ils seront consolés ! » Voilà un enseignement clair, précis, à la portée de toutes les intelligences, appuyé sur les plus solides bases de justice qu'il soit donné à l'homme de concevoir. Pourquoi le clergé l'attaque-t-il ? Pourquoi, au lieu d'adopter avec empressement cet argument sauveur de toute religion, de toute société, le condamne-t-il du haut de son autorité vacillante ? Nous pourrions le dire, mais nous nous taisons. La raison de ce fait inconcevable, tout le monde la sait ou la pressent. On parle de chanter les louanges de Dieu, voilà pourquoi tout un grand corps est organisé. On loue le Dieu fort, le Dieu des armées, le Dieu terrible, le Dieu implacable tyran de ses créatures faibles et ignorantes. Rarement on parle de la justice paternelle de Dieu, de sa sagesse d'une profondeur infinie ; et comment le pourrait-on si l'on repousse les

bases mêmes de cette sagesse et de cette justice? Non seulement on les repousse mais on les condamne; non-seulement on n'enseigne pas la seule vérité qui puisse servir de fondement à une résignation raisonnée, mais on fermerait, si on le pouvait, complètement la bouche à ceux qui l'enseignent.

Non-seulement on les frappe dans l'ombre quand on ne peut pas le faire en plein jour et d'autorité, mais encore on fait chorus avec les incrédules qu'on a faits pour les railler impitoyablement. Frapper et railler, voyez comme c'est chrétien, messieurs du clergé! Mais Dieu voit tout, illustres lévites, il lit au fond de la conscience de chacun de nous et sait mieux que nous les motifs qui nous font agir.

Vous avez dans votre vocabulaire des mots étranges, que parfois vous appliquez à la Puissance suprême. Vous parlez souvent des "amis de Dieu", des "ennemis de Dieu"; il est entendu que les amis c'est vous; les ennemis sont ceux que vous traitez vous-mêmes en ennemis. Pourquoi ne pas dire tout de suite que c'est vous-mêmes qui êtes Dieu, bien que pas plus que vos adversaires vous n'en ayez les attributs? Laissons cela et examinons, si vous le voulez bien, où sont les "amis" et les "ennemis de Dieu."

V

Ces mots d'amis et d'ennemis, quand ils s'appliquent à Dieu, sont tellement étranges, tellement en dehors de la vérité possible que nous avons quelque répugnance à nous en servir en semblable circonstance; mais puisque le clergé lui-même les a adoptés, on peut bien s'en servir en ce qui concerne ses rapports avec la Divinité. La question n'est pas nouvelle, elle a été traitée maintes fois, notamment à l'époque actuelle; et si certaines conclusions ont pu paraître sévères, du moins ne peut-on pas avec vérité les taxer d'injustice. Calomnier Dieu en lui prêtant les caprices des tyrans de la terre les plus odieux, n'est-ce pas se montrer son ennemi? — et c'est précisément ce que fait le clergé. — Chercher respectueusement dans la suite des existences humaines la cause des différences qu'on est bien forcé de constater dans les diverses destinées des hommes; chercher et trouver ce point d'appui dans la justice réelle, non dans la justice de convention, ce point d'appui qui donne aux faits une assise logique, c'est se mettre en paix avec Dieu dans le fond de sa conscience, c'est se faire les amis de Dieu; c'est ce que font les spirités.

Donc contre le spiritisme et le clergé la différence est facile à faire, le jugement aisé à porter. Mais pour raisonner sensément il faut être libre, libre de préjugés autant que la nature humaine le permet. Se faire l'esclave des textes c'est méconnaître cette vérité fondamentale enseignée par Jésus: « La lettre tue, l'esprit vivifie »; donc s'en tenir à la lettre lorsque la lettre est contraire aux plus vulgaires éléments de la justice, c'est tuer l'enseignement au lieu de le vivifier.

Il n'est point de texte qui puisse prévaloir contre la plus petite pensée de justice ; toute injustice prêtée à Dieu est un mensonge, quelle que soit l'origine des textes sur lesquels on s'appuie pour affirmer son existence. Nous ne sommes plus au temps où l'on peut dire : Dieu est le maître dans le sens qu'on donnait à ce mot en parlant des rois et des hauts personnages qui gouvernaient d'une manière absolue des populations esclaves, et qui étaient les maîtres de tuer, de voler, de commettre toutes sortes de violences et de turpitudes, trouvant toujours des séides pour se faire leurs complices, des complaisants pour les approuver. Oui, Dieu est le maître dans son infinie justice et dans son infinie bonté, en dehors desquelles il ne saurait rien y avoir. Malgré les apparences contraires, c'est la justice et la bonté qui gouvernent l'Univers : ceux qui ont foi aux existences antérieures et à un avenir de plus en plus heureux, de plus en plus éclairé, le savent bien.

C'est pour ne pas enseigner ces vérités primordiales que le clergé va périssant chaque jour davantage. « Mais non, diront certaines personnes, bien au contraire, cette puissance que vous niez est plus forte que jamais ; dans notre siècle d'incrédulité elle entraîne encore à sa suite d'assez nombreuses populations pour faire croire à un prochain triomphe en sa faveur. » Eh bien, non ! ce qui reste d'influence à cette puissance dont le triomphe, telle qu'elle est constituée, serait un désastre universel, ce qui lui reste d'influence est une apparence trompeuse, mais qui ne trompe pas ses représentants. Quand on a assez de force pour marcher seul, on ne cherche pas un appui tout au moins inutile et qui parfois peut devenir dangereux. Le cléricalisme se faisant l'allié d'une politique profondément divisée en elle-même, ne peut que périr avec elle. La religion, d'essence éternelle, ne périra pas, mais des transformations sont nécessaires ; et pour cela les hommes aujourd'hui esclaves des idées cléricales ont pour droit et pour devoir d'examiner sérieusement et sous toutes ses faces la question de l'enseignement religieux. Pour cela la liberté est nécessaire. Aveugle qui ne voit pas la nécessité de ressaisir sa liberté de conscience, plus aveugle celui qui se croit le droit d'opprimer la conscience d'autrui !

DISSERTATIONS SPIRITES

L'ESPRIT. — Soyez toujours d'accord entre vous, c'est ce que je vous recommande. Je suis beaucoup mieux depuis que vous ne me voyez plus. — DEMANDE. — Vous ne souffrez donc plus ? — L'ESPRIT. — Non ; je quitte votre père avant de venir auprès de vous.

D. — Que pensez-vous de la mort ? — R. — C'est moins que vous

ne pensez ; ce n'est que le matin d'un mauvais songe, car les souffrances que j'ai endurées sur la terre ne sont plus, pour moi, qu'un souvenir. — D. — Pouvez-vous nous dire la cause de ces souffrances ? — R. — Oui ; je suis revenue me réincarner cette fois-ci sur la terre pour réparer tout ce que j'avais fait de mal dans la vie d'avant. J'avais raillé les malheureux. Maintenant je suis contente d'avoir souffert, surtout depuis que vous m'avez montré, par la lecture de l'Évangile (selon le spiritisme), ce que c'est que la résignation véritable. Continuez à instruire ceux qui ne le savent pas encore. — D. — Vous voyez donc vos existences antérieures ? — R. — Oui, je me rappelle de bien longtemps. Je suis venue deux fois dans votre famille, mais il y a si longtemps. Une fois comme homme, c'est alors que j'ai été la cause de mes souffrances, souffrances dont vous avez eu votre part.

Au revoir.

FLORENCE GRAINDORGE.

LA PRIÈRE

Liège, Médium ***.

Bonsoir ; je suis Emilie, je voudrais bien vous donner un conseil d'ami. Il y a longtemps que je ne vous ai parlé et je veux regagner le temps perdu.

Qu'est-ce que la prière ? La prière est une demande à Dieu, une action de grâces, un remerciement. Quand vous priez, mes amis, faites-le peu, mais de cœur. Les grands chapelets valent moins qu'un pater dit avec dévotion. Pourquoi ? demanderez-vous ; le chapelet contient plusieurs paters et ils devraient avoir plus d'effet qu'un seul. Non, détrompez-vous ; un seul que vous direz avec cœur, avec chaleur, en pensant à chaque demande que vous formulez dans cette prière vaut beaucoup plus que dix et dix autres que vous diriez distraitemment. La prière qui part du cœur et s'élève vers Dieu est toujours entendue ; si elle ne porte point de fruit dans l'intention pour laquelle vous l'avez dite, c'est qu'il n'est pas dans la sagesse de Dieu de vous l'accorder ; mais elle n'est pas inutile, car, comme le dit un proverbe, « les prières ne vont point au bois ». Toute prière est bonne quant à la forme et aux paroles, l'intention seule compte. Elle doit toujours être faite en vue du bien, et cette condition-là remplie, elle plaît toujours à Dieu qu'elle soit adressée à n'importe quel être invisible, fût-ce même à un être imaginaire (1).

Je pars ; je craindrais de vous ennuyer ; je reviendrai encore.

L'Esprit d'EMILIE.

DE LA MORALE

Il n'est pas besoin d'être un profond penseur ou un savant distingué pour découvrir que, n'importe dans quelle condition de la vie,

(1) Nous devons cependant reconnaître qu'il serait ridicule de prier un être imaginaire ou quelqu'un qui ne mérite pas cet honneur.

l'homme a des devoirs à remplir, non-seulement envers son Créateur, mais encore envers son prochain et envers lui-même; le plus humble paysan le sait aussi bien que le plus illustre philosophe. Cette notion du bien à faire et du mal à éviter est ce qu'on nomme la *loi morale*. Ici, nous envisagerons particulièrement cette loi comme science pratique, présentée sous ses trois grands aspects, c'est-à-dire comme *morale religieuse*, *morale sociale* et *morale privée*. Mais avant de suivre pas à pas cette division généralement adoptée, nous croyons utile de définir les caractères propres de la morale; par là, le terrain sur lequel nous marcherons ensuite sera plus solide et nos adversaires ne pourront pas nous accuser de bâtir sur le sable ou de chercher à construire l'édifice en commençant par le toit.

Pour éviter toute objection à ce sujet, nous prouverons donc que la loi morale comporte trois caractères distincts et indispensables : elle est *obligatoire*, *immuable* et *universelle*.

1° Elle est *obligatoire*, parce que le cachet de vérité dont elle est revêtue, fait qu'elle s'impose d'elle-même à l'homme et enchaîne en quelque sorte sa volonté;

2° Elle est *immuable*, parce qu'elle ne change pas au gré de nos désirs ou de notre intérêt, parce qu'elle est aujourd'hui ce qu'elle a toujours été et ce qu'elle sera demain, du moins en tant que *loi morale* ou *bien absolu*;

3° Elle est *universelle*, parce qu'elle est la même pour tous les hommes, pour toutes les nations, sans même qu'elle soit le produit d'un enseignement ou d'une éducation quelconque venant d'ici-bas.

Mais à propos de cette *immuabilité* et de cette *universalité* de la loi morale, une objection a été souvent faite par les matérialistes. Ecoutez plutôt le docteur Büchner, qui résume assez bien ce que ses devanciers ont écrit à ce sujet :

« Le vol, dit-il, dans son ouvrage *Force et Matière*, l'assassinat et le meurtre par vengeance sont très-ordinaires chez certains peuples sauvages. Il existe même aux Indes une secte célèbre, celle des Thugs, pour laquelle l'assassinat est une pratique religieuse. Les Damaras, peuplade des Tropiques (Afrique méridionale) sont polygames et incestueux. Anderson trouva la mère et la fille ensemble dans le harem d'un des chefs de ce peuple Brelim rapporte que les nègres du Soudan oriental pratiquent hautement la fraude, le vol et le meurtre, et considèrent ces crimes comme des actes méritoires qui sont l'indice de la supériorité intellectuelle... Verser du sang n'est pas un crime chez les Fidschis, mais une action glorieuse et quelle que soit la victime, homme, femme ou enfant, tuée à la guerre ou par trahison. Passer pour un meurtrier est le but de l'ambition effrénée de ces insulaires. Les enfants tuent sans remords leurs parents, et les parents leurs enfants... »

Nous ferons remarquer à l'auteur qu'il confond entièrement le

idées *esthétiques* avec les goûts, les habitudes de certaines peuplades dont les mœurs ont été sans doute mal observées par quelques voyageurs, auxquels il est souvent juste d'appliquer le dicton bien connu : « A beau mentir qui vient de loin ! » Il résulte au contraire de ces coutumes barbares que les peuples chez lesquels elles existent ne sont pas réellement fiers de leurs crimes, de leurs incestes, de leurs fraudes et de leurs rapines : ce qu'ils veulent en agissant ainsi, c'est qu'on admire surtout leur force, leur courage, leur adresse et leur astuce; ils appliquent mal la notion qu'ils ont de la loi morale; mais il n'en est pas moins incontestable qu'ils se croient tout aussi méritants que les nations européennes qui interprètent et pratiquent la morale dans un sens entièrement opposé. Ces bizarres et exceptionnelles coutumes ne peuvent empêcher d'affirmer que la morale est *immuable* et *universelle*, non pas dans ses applications, car ce serait nier le progrès vers le beau, vers le bien, mais dans son essence en tant que souverain bien absolu et idéal vers lequel doivent tendre tous nos efforts.

Les caractères de la morale étant ainsi formulés, examinons maintenant quels sont les principes défectueux ou incomplets que divers philosophes ont voulu établir sur la loi morale. En regardant attentivement, nous voyons que ces théories ont pour but de donner à nos actions *trois* mobiles principaux, savoir : *le plaisir*, *l'intérêt* et *le sentiment*. Chacun de ces systèmes étant examiné avec soin, nous parviendrons plus aisément à asseoir la loi morale sur sa véritable base.

Il est évident que l'homme cherche invinciblement le plaisir dans la plupart de ses actions; nous dirons même, que jusqu'à un certain point, ce plaisir est légitime et est inhérent à la nature humaine; mais en faire le fondement de la morale nous paraît impossible, d'autant plus que ce qui est plaisir ou jouissance pour les uns est souvent cause d'ennui ou de chagrin pour les autres, qu'avec les circonstances et le tempérament des individus, ce plaisir ou ce chagrin est plus ou moins vif. Il y a trop longtemps que la philosophie épicurienne a été condamnée pour que nous insistions davantage sur ce point. Passons donc de suite au mobile de *l'intérêt*, qui est implicitement contenu dans le premier. C'est le plus désolant de tous les systèmes, puisqu'il enlève à l'homme tout le mérite de ses actes pour le transformer en le plus parfait égoïsme. En effet, selon cette théorie, faire le bien, pratiquer la vertu n'est pas avoir l'amour de Dieu et du prochain; c'est agir de telle sorte que pour nous, il en résulte un plus grand avantage; c'est substituer l'utile à l'agréable, la prudence à la passion, le bonheur au plaisir; mais, comme chacun de nous n'entend pas l'intérêt de la même manière, que les uns le cherchent ou le trouvent dans la fortune, les autres dans la gloire et les honneurs, il s'en suit que ce système est dépourvu de tout carac-

tère d'*universalité* propre à la loi morale, et par conséquent défectueux. Du reste, l'homme qui sacrifie son repos, sa fortune, sa réputation à la défense d'une idée nouvelle ou d'une invention traitée d'utopie, qui sait n'en retirer jamais aucun avantage ou aucune gloire personnelle peut-il être justement accusé de n'avoir en vue que son bien-être? Nous ne le pensons pas; le croire serait, à nos yeux, un blasphème et la profanation de la dignité humaine.

Suivant un autre système beaucoup plus louable que le précédent, le *sentiment* ou la *sympathie* serait le vrai fondement de la loi morale. Cette doctrine, préconisée par Adam Smith, ne peut, il est vrai, être entièrement séparée de tout devoir que nous accomplissons en vue de contribuer au bonheur de nos semblables; mais comme la sympathie n'est pas la même pour tous les hommes, ni ressentie par eux au même degré, il en résulte encore que la morale serait essentiellement variable aussi bien dans son principe que dans ses applications. En outre, si le sentiment ou la sympathie nous excite à faire le bien, elle ne nous en fait pas une *obligation* rigoureuse, et par là prive la loi morale d'un de ses caractères indispensables: l'*obligation*. Concluons donc qu'aucun des systèmes basés sur le *p'aisir*, l'*intérêt* ou le *sentiment*, ne peut donner à la morale un fondement rationnel et invariable; par conséquent, c'est ailleurs qu'il nous faut chercher la raison d'être de la morale. Pour peu que nous réfléchissions, ne sommes-nous pas porté à penser que pour être à la fois obligatoire, immuable et universelle, la loi morale doit être fondée sur le bien absolu, duquel dérive tous les devoirs que nous avons à remplir envers Dieu, envers le prochain et envers nous-mêmes? Or, ce bien absolu en qui réside-t-il, si ce n'est en Dieu qui est l'infinie perfection? Et partant, ne sommes-nous pas autorisé à dire que Dieu est le principe suprême et irrévocable de toute morale. Ainsi, basée sur l'infinie perfection de l'Être par excellence, la morale n'a rien à redouter des théories que l'esprit humain puisse inventer.

Abordons maintenant l'étude de la première partie de cette dissertation ayant trait à la morale religieuse; toutefois, dans le but de ne laisser subsister aucun point obscur, répondons de suite à une objection qui a été souvent faite contre les devoirs que nous avons à remplir envers Dieu, et qui consiste à dire : « Votre Dieu est infini et l'homme n'est qu'un atome perdu dans l'immensité. Peut-il exister quelque affinité, quelque contact entre l'infiniment grand et l'infiniment petit? Notre Dieu est indépendant et impassible; il se suffit à lui-même, il est à lui-même son souverain bien. Quel besoin a-t-il de nous imposer des devoirs et que lui importent nos hommages et nos vœux. »

Cette objection implique évidemment la négation de la Providence; or, en ne considérant que les lois admirables qui régissent les mondes et les êtres, peut-on raisonnablement nier l'intervention

divine, prétendre que Dieu étant infini et l'homme un atome, il n'a nul besoin de nos hommages, c'est arriver à cette conclusion absurde: qu'il n'existe des devoirs qu'entre égaux. Non, Dieu, quoique souverainement indépendant et souverainement parfait, ne dédaigne pas de s'intéresser à nous, car sa bonté est égale à sa puissance, c'est-à-dire infinie. Le bien et le mal ne lui sont pas indifférents, et quoiqu'il nous laisse entièrement libres de faire l'un ou l'autre, il se réserve, en dernier lieu, la récompense ou le châtement, et par là, établit une sanction morale à tous nos actes bons ou mauvais. Quoiqu'il se suffise à lui-même, il agréé nos hommages lorsque notre cœur est pur et lorsqu'ils ont pour but de nous identifier avec sa pure essence, afin, comme dit l'apôtre, d'être « parfaits comme notre Père céleste est parfait. »

(A suivre).

MARICOT.

DU MAGNÉTISME

Le magnétisme est une des grandes forces de la nature, nous ne pouvons en douter. N'est-ce pas le magnétisme qui tient en rapport tous les corps quels qu'ils soient de la création? Cette force dominante modifiée est celle que possède l'homme, et il en peut faire un usage proportionné à ses instincts; si ceux-ci sont bons, il fait du bien; s'ils sont mauvais, il fait du mal; car ne vous y trompez pas, le magnétisme est utile ou nuisible selon l'usage qu'il en est fait; et un mauvais fluide donné à un pauvre patient, ou même à une personne jouissant d'une bonne santé, peut occasionner une perturbation dans son organisme. Il peut s'en suivre une maladie ou une obsession.

Mais, si un mauvais fluide dérange l'équilibre de l'organisme, un fluide bienfaisant le rétablit. Il arrive souvent que la lutte est grande, que le magnétiseur ne peut pas à lui seul y parvenir, et que la coopération d'âmes de bonne volonté lui devient nécessaire; mais les messagers du Créateur, toujours prêts à faire la charité, accourent à l'appel qui leur est fait, prêtent main-forte à ceux qui ont confiance en Dieu, et l'œuvre de charité s'accomplit.

Beaucoup trouveront peut-être absurde de dire, que Dieu permet qu'il soit fait un mauvais usage d'une des grandes facultés dont il dote l'homme; cependant il en est ainsi, et si l'on considère que nous prenons nos épreuves et choisissons notre milieu en nous incarnant, et que ces épreuves doivent s'accomplir fatalement, l'on comprendra que le Créateur laisse faire les méchants pour l'épuration des âmes repentantes, car ces épreuves sont des expiations que nous ne pouvons éviter, et souvent ceux qui nous les causent ont des griefs contre nous, et ils nous font payer des torts que nous avons eus envers eux dans des incarnations antérieures. J'ai très-souvent travaillé à la

guérison d'obsessions, et je dois avouer qu'il faut être doué d'une grande volonté et de beaucoup d'abnégation pour bien remplir cette tâche ardue, car le magnétiseur qui combat une obsession se met en lieu et place de l'obsédé, et reste exposé au mauvais vouloir de l'obsesseur qui se rue sur lui pour le faire désister de son entreprise. Aussi, tout en stimulant les hommes charitables à travailler courageusement à la guérison de ces maladies, malheureusement trop fréquentes, et que les médecins ne font qu'empirer par les médicaments, je dois cependant recommander à tous ceux qui n'ont pas une santé solide, une certaine énergie, de ne pas s'en mêler; car une fois la guérison entreprise, il ne faut certes pas l'abandonner, ce serait exposer le patient à une recrudescence de son obsession; et s'exposer soi-même à une affluence de fluides nosifs dont les esprits obsesseurs gratifient ceux qui viennent les contrarier.

Il y a des obsessions de toute espèce, l'on ne saurait les classer comme on le fait des maladies organiques: les unes attaquent le moral, d'autres, le corps; d'autres encore attaquent l'un et l'autre; beaucoup même se cachent sous les symptômes de maladies organiques; toutes peuvent être combattues avec efficacité lorsque l'obsédé conserve assez de présence d'esprit pour aider, par un effort de volonté, celui ou ceux qui veulent le soulager. Mais, lorsque l'obsession dégénère en possession, la guérison devient souvent impossible, le pauvre patient ne pouvant faire un effort de volonté pour aider celui qui veut le soulager.

Dans mon prochain article, je continuerai à parler de cette maladie cruelle et méconnue.

LECHEVALIER.

UN FAIT

« Il n'y a pas d'effet sans cause. »

Il n'y a pas bien longtemps, j'eus, avec un ami intime, une discussion sur le Spiritisme. Le sujet que nous traitions était un des principes les plus essentiels de notre doctrine: la communication avec le monde invisible.

Peu de temps après, comme nous étions réunis, deux frères en croyance et moi, l'ami avec qui j'avais eu cette discussion vint par hasard; il arrivait à Barcelone pour ses affaires.

Il manifesta le désir d'assister à une séance d'évocation, afin de s'assurer par lui-même de l'existence des faits enseignés par le Spiritisme, et nous apprit qu'il avait étudié les ouvrages principaux de la doctrine. Mais le peu de temps dont pouvait disposer mon ami ne nous permettait pas de satisfaire à son désir et nous résolûmes de nous réunir à quatre en séance intime.

Une remarque dont j'ai eu souvent l'occasion de constater l'exactitude, c'est que dans ces réunions intimes il se produit des faits extraordinaires qui ne permettent pas le moindre doute sur la réalité des communications des Esprits.

Mon ami me demanda s'il serait possible d'évoquer mentalement un Esprit et de lui faire, par le même moyen, les questions qu'on voudrait.

« Tout est possible, répondis-je, pourvu que les bons Esprits veuillent bien s'y prêter ; car notre volonté reste nulle sans leur concours officieux. Cependant nous pouvons essayer. »

Toutes nos séances étaient consacrées aux communications typtologiques, et nous avions pour cela un appareil en bois de forme triangulaire (appelé Mesa-guardin).

Après une fervente prière nous attendîmes que quelque mouvement de l'appareil nous révélât la présence d'un Esprit ; ce qui ne tarda pas longtemps, car peu d'instants après, le crayon traça quelques mots et mon ami, après les avoir lus, secoua la tête avec étonnement et dit :

« Veuillez m'excuser, Messieurs, si je ne vous fais part de ce que j'ai demandé, mais les réponses et surtout ce mot « JAMAIS » ne pourraient pas être plus concluants. Quand il vivait parmi nous, l'Esprit m'avait toujours dit la même chose touchant cette question. Je suis donc convaincu qu'il est le seul être qui ait pu répondre à mes questions. »

Nous nous félicitâmes donc du succès obtenu et nous allions lever la séance quand un Esprit se communiqua à nous spontanément. Cet Esprit nous dit avoir été Anglais dans sa dernière incarnation et s'être appelé Emile Mooner. Mon ami, qui a servi en Angleterre et fait, dans ce pays, des études d'ingénieur des mines, connaît parfaitement l'anglais. Il s'adressa à l'Esprit et lui demanda, dans sa langue, s'il voudrait bien répondre à une question qu'il lui ferait mentalement. L'Esprit y consentit. Il lui fut fait alors cette question :

« Comment pourrai-je rester honnête homme ?

— *Willing* » (en voulant) répondit l'Esprit en anglais correct.

Inutile de dire quelle fut l'impression que ressentit mon ami en présence de ce fait si spontané.

« Que diraient maintenant nos incrédules et ignorants contradicteurs ? nous écriâmes-nous dans notre enthousiasme. L'Esprit voulut nous donner une preuve de plus : il écrivit ce qui suit en dérogeant (peut-être à dessein) aux règles orthographiques et à celles de la construction :

« *The men shall forme worst humanity good.* »

La phrase correcte aurait dû être :

« *Men shall form of the worst humanity a good one* »

ce qui signifie : Il est du devoir des hommes de transformer la plus mauvaise part de l'humanité en une bonne.

Ce fait me paraît digne de figurer au nombre des preuves innombrables que peut présenter notre consolante doctrine, à l'appui de la réalité des communications avec le monde des Esprits.

Ce sont des faits qui portent la conviction dans l'esprit des incrédules et affermissent les croyants dans leur foi. Mais peut-on toujours les obtenir, me demande-t-on ? Lorsque, dans les réunions, on recherche la vérité et qu'on veut bien ne pas voir un côté miraculeux dans ces faits, les Esprits bienveillants et disposés à nous instruire, se plaisent à nous faire témoins de phénomènes que nous ne pouvons quelquefois priser à leur juste valeur que lorsque nous ne sommes plus sous l'empire de la première impression : mais dans les séances où ne règne qu'un esprit de curiosité sans aucun but utile, tout ce qu'on obtient (lorsqu'on obtient quelque chose) sert de thème aux incrédules pour combattre nos opinions, ce qui ne laisse pas de faire tort aux hommes de bonne foi

Je ne me lasserai jamais de le répéter : Le Spiritisme est trop sérieux pour qu'on en fasse un sujet de distraction.

José Arrufat Herrero.

(Traduit de l'espagnol par JULIUS.)

HISTOIRE DE DEUX AMES

Nouvelle inédite.

SUITE

— Jeanne, dit-il, vous êtes-vous demandé quelquefois ce que sont ces sphères lumineuses qui se meuvent dans l'espace. Vous êtes-vous demandé si elles sont, comme notre terre, des mondes de souffrance habités par des êtres grossiers et arriérés, ou si des âmes plus parfaites y vivent dans l'amour, dans la félicité ?

— Bien des fois, répondit-elle, j'ai parcouru ces mondes. Des protecteurs, des amis invisibles m'entraînent presque toutes les nuits vers ces espaces si beaux. A peine ai-je fermé les yeux, qu'un groupe d'Esprits aux longues robes flottantes, au front brillant m'entoure ; ils m'appellent. Je vois ma propre âme qui, semblable à eux, se dégage de mon corps et les suit. Rapides comme la pensée, nous traversons des espaces immenses ~~peuplés~~ peuplés de légions d'Esprits, ~~retentissants~~ retentissants de chants harmonieux, d'une suavité inconnue à la terre. Nous visitons ces sphères lointaines qui sont bien différentes de notre globe. Au lieu d'une matière compacte et lourde, beaucoup d'entre elles sont formées de fluides légers, aux brillantes couleurs. Tandis que les terriens se traînent péniblement à la surface de leur planète, les habitants de ces mondes, aux corps subtils et aériens, s'élèvent facilement et planent dans l'espace environnant. Ils agissent sur ces fluides légers et colorés qui composent le noyau de leurs sphères, ils leur donnent mille formes, mille aspects divers. Ce sont des palais admirables, aux colonnes éblouissantes, aux innombrables portiques ; des temples aux dômes gigantesques, tout ornés de statues, de pilastres de gaz, et dont les murailles transparentes laissent passer le regard. Partout se dressent des constructions prodigieuses auxquelles travaillent des groupes nombreux d'ouvriers sans le secours du matériel encombrant et grossier nécessaire ici-bas.

— Quels sont donc les besoins corporels des habitants de ces mondes ?

— Ils sont presque nuls. Ils ne connaissent ni le froid, ni la faim, presque pas la fatigue. Leur existence est bien simplifiée. Ils l'emploient à s'instruire, à étudier l'univers, et ses lois physiques et morales. La guerre, les maladies, les passions y sont presque inconnues. Ah ! ce sont des séjours de paix et d'harmonie dont on ne peut guère se faire une idée sur notre monde de fer.

— Est-ce donc là que se rendent les hommes vertueux en quittant la terre ?

*partout ailleurs, et de ceux de vie
en même temps purifiant
une fois*

*as des de la
science et de
arts, bibli
thé que, muni
ecolymont
l'usage en a été
par la science*

partout

de la terre

— Oh ! il y a bien des degrés à franchir avant d'obtenir l'entrée de ces mondes. Ce sont les derniers échelons de l'existence matérielle, et ces corps qui sont pour nous diaphanes et légers sont encore grossiers et lourds comparés aux Esprits purs. Quant à notre terre, elle n'est qu'un monde bien inférieur. Ce n'est qu'après y avoir vécu un nombre d'existences suffisant pour son éducation et son avancement moral, que l'esprit le quitte pour aborder des sphères de plus en plus élevées où il prend un corps toujours moins matériel, moins assujéti aux maux, aux besoins de toutes sortes. Après un nombre incalculable de vies toujours plus longues en même temps que plus douces, grandissant en science et en sagesse, toujours progressant, l'âme quitte enfin les demeures corporelles pour poursuivre dans l'infini le cours de son éternelle ascension. Ses facultés s'élargissent sans cesse, une source intarissable d'amour coule en elle ; le feu du bien l'embrase ; elle comprend l'univers ; elle connaît Dieu. Mais, hélas ! quelles sont loin de nous ces béatitudes, ces joies suprêmes de l'esprit. Il faut nous élever nous-mêmes vers ces hauteurs sublimes, Dieu nous en a donné les moyens. Il a voulu que nous soyons les artisans de notre bonheur. La loi du progrès n'est-elle pas écrite dans notre âme. Bénis soient donc les épreuves, les sacrifices ; tout ce qui, en déchirant notre cœur, nous purifie, nous grandit, nous éclaire. Oh ! si les hommes voulaient savoir ; s'ils daignaient rechercher le véritable but de la vie, quels horizons s'ouvriraient devant eux ! Comme les biens matériels, ces biens éphémères, leur paraîtraient misérables, et comme ils les rejetteraient pour rechercher le bien moral, la vertu, que la mort ne peut nous enlever et qui seule nous ouvre l'accès des régions bienheureuses.

Ainsi s'écoulaient les heures. Maurice s'enivrait des paroles de sa bien-aimée, car ces paroles lui enseignaient des choses que ses livres lui avaient toujours laissé ignorer. C'était pour lui comme un langage séraphique lui révélant les mystères d'outre-tombe, et en effet, Jeanne, médium inspiré, était, à son insu, l'écho d'une voix surhumaine qui retentissait dans les profondeurs de son être.

— O Jeanne, disait Maurice, parlez-moi encore, parlez-moi toujours. Je suis si heureux de vous entendre, si heureux que je me surprends parfois à craindre que ce bonheur s'évanouisse tout à coup. De telles félicités n'ont rien de terrestre. Il me semble que le vent âpre de la vie va souffler sur notre rêve d'amour, il me semble qu'un danger nous menace. »

En vain la jeune fille cherchait à chasser ces craintes. L'approche des événements douloureux nous remplit d'une appréhension vague que l'on ne peut définir. L'âme pressent-elle donc l'avenir ? C'est là un problème suspendu au-dessus de notre intelligence et que nous ne saurions résoudre.

Année qui avait dirigé.

Qui peut compter sur le lendemain ici-bas ? Joies, richesses, honneurs, amours folles, affections austères, tout passe, tout fuit entre les mains de l'homme comme un sable subtil. Les heures amères et désolées de la vie peuvent toucher de près aux heures de bonheur et de paix, mais il est rare, quand les premières s'approchent de nous que nous ne soyons frappés par un sombre avertissement. Ainsi était Maurice. L'horloge avait sonné la dixième heure quand il se sépara de Jeanne, et une oppression pénible lui serrait le cœur quand il descendit le chemin de la villa. La nuit s'écoula pour lui longue et sans sommeil. Mais les premières clartés de l'aube chassèrent ces impressions et quand, revenu près de Jeanne, il la vit, pleine de grâce, d'enjouement, de vie, parée pour les fiançailles, ses dernières craintes s'évanouirent comme un brouillard matinal sous les rayons du soleil d'août.

Jeanne et Maurice avaient échangé les anneaux bénits par le prêtre ; ~~le~~ ^{le} mariage de leur union était fixé. Tout entiers à leur bonheur, les jours passaient pour eux rapides. Ils ignoraient qu'un épouvantable fléau s'avancait, que ses ravages avaient dépeuplé les plaines lombardes et que l'air pur des montagnes serait impuissant à l'arrêter. Que leur importaient en effet les nouvelles du dehors, les bruits du monde. Le monde pour eux se résumait en un seul être, l'être aimé ! Leur pensée ne hantait plus que des régions extra-terrestres ; ils ne songeaient qu'à leur bonheur, à la vie qui s'ouvrait pour eux si belle, si pleine de promesses. Mais la volonté suprême allait renverser toutes ces espérances. Après avoir entrevu une félicité idéale, Maurice allait retomber dans la sombre et désespérante réalité.

Le choléra s'abattit sur les rives du lac, et Gravedona, la vallée de Domaso furent rapidement atteints. Quelques jours s'étaient à peine écoulés que déjà bien des demeures étaient vides. La fumée bleuâtre ne montait plus au-dessus des toits. Le silence, ce silence farouche de la mort ou de la peur avait remplacé le bruit du travail et des chansons ; de grandes croix blanches étaient peintes sur les portes des chaumières. La faux de la mort avait moissonné bien des existences parmi ces familles de pêcheurs et de paysans dont les femmes et les enfants, mal vêtus, mal nourris, d'une constitution chétive, offraient une proie si facile au fléau. Tout le jour la cloche de l'église tintait le glas funèbre et de nombreux cortèges montaient vers le « campo santo ».

Le fléau n'épargna pas les Menone. Martha fut frappée la première, puis sa fille tomba malade à son tour. Toutes les familles, toutes les demeures atteintes par le choléra furent abandonnées. Les médecins étaient peu nombreux. Nul soin à attendre des parents, des

C'est la fin de l'histoire de Maurice et Jeanne. C'est la fin de l'histoire de l'année qui avait dirigé.

amis. L'isolement, la souffrance, puis la mort, voilà ce que pouvaient espérer ceux que la contagion saisissait. Les plaintes qui s'élevaient de toutes parts, la désolation générale arrachèrent Jeanne à sa quiétude, à son bonheur. La voix impérieuse du devoir s'éleva en elle et domina la voix de l'amour. Elle alla s'asseoir au chevet des cholériques. Dédaignant le danger, sourde aux supplications de Maurice, elle partagea son temps entre les malheureux abandonnés. Son fiancé ne pouvant la détourner du péril qu'elle affrontait, imita son exemple. Jeanne passa une semaine entière au chevet des moribonds et plusieurs expirèrent sous ses yeux. Martha et sa fille moururent malgré ses soins; jusqu'à leurs derniers moments elle les assista, supportant avec un calme apparent le spectacle de leurs convulsions, respirant le souffle empoisonné qui s'exhalait de leurs lèvres. Tant de fatigues, tant d'émotions accablaient la jeune fille. Un jour qu'exténuée elle regagnait la villa avec Maurice, elle serait tombée défaillante sur le chemin si son fiancé ne l'avait reçue dans ses bras.

Elle dut s'aliter en rentrant et d'effrayants symptômes se manifestèrent aussitôt ^{en} elle. Un cercle de feu serrait ses tempes; des bourdonnements insolites bruissaient dans ses oreilles; les frissons la gagnèrent; une teinte bistrée s'étendit autour de ses yeux. Le mal faisait de rapides progrès; Jeanne sentait sa vie fondre comme cire sous le souffle du fléau. Dès le lendemain l'ombre de la mort flottait déjà sur ses traits. Maurice, pâle, désespéré se tenait tout près d'elle, ^{pressant} ses mains glacées dans les siennes. Approchant ses lèvres de sa bouche décolorée, il demandait à Dieu de lui faire aspirer la mort dans ses baisers.

Jeanne répondait doucement à son étreinte. Ses yeux s'attachaient sur lui avec une expression de calme, de douceur sereine. Même à ce moment solennel et malgré la souffrance qui brisait son corps, un sourire résigné éclairait son visage. Vers le soir l'agonie commença. Jeanne se tordait convulsivement, se dressant parfois sur son séant et implorant Dieu à grands cris. A ces crises affreuses succéda un abattement profond, une immobilité semblable à la mort. Seules les lèvres de la jeune fille s'agitaient doucement. En s'approchant bien près d'elle on aurait pu les entendre murmurer le nom de Maurice. Un léger serrement de main, un dernier tressaillement et Jeanne expira. L'âme de cet ange retournait vers Celui qui l'avait créée.

Maurice, écrasé par la douleur, était comme un homme ivre. Ses larmes ne pouvant jaillir, retombaient sur son cœur et le noyaient dans les flots d'un farouche désespoir. La nuit venue, on plaça des cierges allumés près du lit; un crucifix reposait sur la poitrine de la morte dont les blonds cheveux épars formaient une couronne d'or autour de sa tête pâlie. Des sanglots à demi comprimés s'élevaient des coins de la salle. La tante, la vieille nourrice de Jeanne, quelques pauvres gens à qui la morte avait été secourable,

priaient et pleuraient. Maurice s'approcha de la fenêtre toute grande ouverte. Ironie de la nature ! Le disque éclatant de la lune éclairait plaines et monts, des senteurs balsamiques flottaient dans l'air ; le ruisseau en courant sur les pierres faisait entendre sa joyeuse chanson à laquelle répondait le rossignol suspendu sur les hautes branches. Tout était lumière et chants, tandis que là, sur sa virgine couche, la douce enfant dormait déjà de l'éternel sommeil. Ainsi pensait Maurice, et mille idées sombres et tumultueuses grondaient dans son cerveau comme un vent d'orage.

« Quel est donc ce Dieu cruel qui se joue ainsi de notre cœur. Lui avoir montré le bonheur, le lui avoir fait toucher pour le lui dérober aussitôt. Quoi ! ces rêves si doux, si dorés, ces rêves formés à deux étaient à jamais évanouis ! Ce cadavre qui gisait là, c'était tout ce qui restait de Jeanne !

Léon D...

A suivre.

VARIÉTÉS

La vision du prophète, par Mikaël, brochure grand in-8° de 52 pages. Prix : 1 fr. 50, franco 1,70. Paris, Ghuiot et au bureau de la Revue belge.

Voilà un livre inspiré par le Spiritisme et par l'amour de la patrie. L'auteur parle en Français enthousiaste de son pays ; il cherche le remède aux maux dont souffre la France, et ce remède c'est le Spiritisme.

Nous ne savons quel est l'homme que cache ce pseudonyme : Mikaël ; mais, dans tous les cas, ce ne peut être qu'un des plus grands écrivains français. Son style est d'une richesse et d'une beauté incomparables. Nous nous permettons d'extraire un passage de ce livre, qui fera juger de la forme et de l'esprit dans lequel il est écrit.

L'auteur parle au peuple français :

« J'ai encore ce que les uns ignorent, ce que d'autres dédaignent, l'ardente prière que, pour toi, j'adresse à mon Dieu et le tien. — Ce Dieu que tu nies, parce que tu ne peux encore le comprendre ; — Ce Dieu que tu hais, parce que les hommes l'ont fait à leur image. Ce Dieu que tu repousses, parce qu'en son nom s'accomplissent les terribles vengeances ; — Ce Dieu que tu crois impuissant, parce que sa justice échappe à ta faiblesse ; — Ce Dieu que tu feins de braver, qu'au fond du cœur tu redoutes et qu'un jour tu aimeras d'un amour sans borne, te sauvera !...

» Tel qu'à ce peuple que les Pharaons voulaient anéantir, Il t'enverra un libérateur qui réunira les nations sous une même loi, sous une même foi. Ce n'est pas sur le trône ni parmi les puissants que Dieu ira le chercher, mais, comme Moïse au désert, comme Jésus à sa charrue, ou bien aux champs comme l'humble et douce jeune fille qui jadis monta sur un bûcher pour avoir sauvé la France, que ses princes avaient perdue, qu'une étrangère avait vendue, que ses capitaines illustres ne savaient ou ne voulaient défendre.

» Pourtant il avance dans la nuit profonde. Il se hâte, poussé par la tem-

*On s'en fait
mille copies
à tout hasard
pour s'en faire
un bon
bonheur
vivre*

bonheur

pète... Ni la flèche qui vole durant le jour, ni la trahison qui rôde dans l'ombre, ni les pièges tendus sous ses pas n'ont ralenti sa marche. *Dieu l'a couvert d'une nuée obscure pour le dérober aux hommes, aux tigres, aux léopards, et pour le soustraire aux embûches des démons de l'air.* Il apporte avec lui les clefs de la terre promise... Il vous y introduira, il y guidera vos pas, il vous y affermira et, pour toujours, brisera la tête du serpent maudit. »

Étude sur le magnétisme animal, par de Fleurville, prix 1 fr. 50, Paris, Frédéric Henry, et au bureau de la *Revue belge*.

Nous avons lu cet ouvrage avec plaisir. Il est intéressant par le grand nombre de faits qu'il rapporte : expériences et guérisons magnétiques, expériences somnambuliques, etc., suivies d'études sur le magnétisme et le somnambulisme. Ce livre, que nous recommandons à nos lecteurs, est très-instructif à plus d'un titre et peut servir de complément au *Cours de Magnétisme* dont nous avons parlé dans notre dernier numéro.

Le Congrès de l'Université de Londres a voté, le 15 janvier dernier, une nouvelle charte qui confère aux femmes le droit à tous les grades, soit en médecine, soit dans les arts, les sciences ou la législation.

Ce n'est pas sans de vives oppositions et de chaudes discussions que cette résolution a été prise par l'Université londonienne, mais nous sommes persuadés que d'ici à peu de temps on n'y pensera plus que pour l'approuver.

Dans quelques semaines, le suffrage des femmes sera soumis et discuté à la Chambre des Communes ; nous espérons une solution favorable qui sera un pas de plus dans la voie de l'émancipation de la femme.

Défense du Spiritisme, par le V^e de Torrès Solanot. — Ce volume a été écrit à propos des mesures prises contre les professeurs spirites de l'École normale de Lérida ; il a reçu en Espagne l'accueil le plus sympathique et tous les journaux spirites en parlent avec éloges. Nous regrettons qu'il ne soit pas traduit en notre langue.

Voice of Truth, Devoted to Spiritualism, the Harmonial Philosophy, and all Reforms. — C'est un nouveau journal spirite, paru depuis le 1^{er} janvier de cette année. Il est publié à Memphis (États-Unis) et peut être considéré par sa grandeur comme un organe très-important. Nous aurons l'occasion de publier quelques traductions de ce journal et de montrer ainsi l'esprit dans lequel il est rédigé.

M^{lle} Wilson, la célèbre médium, produit les effets physiques de matérialisation avec la bouche fermée (et scellée), les mains attachées, et en pleine lumière, dans n'importe quel lieu où elle est invitée.

The Spiritualist du 25 mai dernier publie une lettre signée par M. Thomas R. Harjard, dans laquelle il est question du refus énergique qu'a opposé ce médium quand on lui a offert 900 duros pour qu'elle exploitât sa médiumnité au détriment du Spiritisme.

Le docteur Marek, qui a eu à Londres un procès, en même temps que le docteur Slade, donne dans cette capitale de très-belles séances qui ne permettent pas de douter de son pouvoir médianimique.

L'illustre propagateur du Spiritisme, M. Pulles, bien connu en Amérique pour ses voyages dans toutes les parties du monde, se trouve en ce moment en Australie.

Il a donné à Melbourne des lectures publiques sur le Spiritisme devant un auditoire de plus de trois mille personnes.

Les spirites de Noorfolk, Massachusets, ont eu cette année leur huitième meeting annuel.

Dans le même État, la *Société progressive des Spirites* s'est réorganisée et légalement constituée.

On écrit à la *Banner of Light* : de Tast Saginaw Michigan, que l'évêque Reals, médium orateur, a fait dans cette localité un séjour de trois semaines et qu'il y continue sa propagande spirite.

La Revue non spirite de Massachusets, *Hawerhill Publisher*, rend compte d'une séance qui a eu lieu chez la médium M^{me} Pickering, de Rochester, qui, en présence de dix-sept personnes, a obtenu les plus belles et les plus surprenantes matérialisations.

Congrès spirite. — On a accueilli dans presque toute l'Europe l'invitation faite par le vicomte de Torrès-Solanot d'organiser à Paris, pendant l'Exposition, quelques conférences spirites parmi les représentants des différents centres du globe.

En Afrique, le Spiritisme suit une marche progressive, principalement dans les colonies anglaises du Cap. M. et M^{me} Mutchison, de retour à Londres, ont fait un rapport des progrès réalisés, et ont appris que le Spiritisme a pénétré dans les Campos de los Diamantes et dans les villes de Bloemfontein, Port-Natal, Port-Elisabeth et Grahams-Town.

A Dublin ont eu lieu de grandes conférences psychologiques qui ont produit de très-bons résultats.

M. le Dr Williams Hitchman a fait des lectures très-intéressantes sur le Spiritisme, dans le grand salon Meyerbeer à Liverpool. Le but que le Dr s'était proposé a été atteint avec succès.

Mistress Nellie Nelson a été dernièrement présentée, dans le salon de Rochester, de Boston, pour y montrer ses facultés médianimiques, et elle y a obtenu des phénomènes qui ont étonné les spectateurs.

Mistress Millez donne des séances de matérialisation à Memphis, trois fois par semaine. Ces séances sont très-suivies.

M. J. H. Mott, médium de matérialisation (de Memphis) donne de très-belles séances dans le Monmouth.

Une apparition. — A L., petite localité près de Liège, réside un fermier déjà vieux, en compagnie de ses deux nièces, âgées de 15 et de 18 ans. Dernièrement, pendant la nuit, ces jeunes filles furent prises

d'une frayeur inexprimable et parcoururent toute la maison en jetant de hauts cris. Elles s'étaient réveillées tout à coup parce qu'on avait tiré brusquement les couvertures de leur lit ; elles assuraient avoir vu une grande femme irritée, un véritable fantôme, qui s'était évanoui à l'instant dans l'air. Le vieillard les rassura autant que possible et il leur dit que depuis trois nuits on venait aussi le découvrir pendant son sommeil. « C'est ma femme, dit-il, qui revient. Elle a besoin de prières et il faut prier pour elle. »

Le révérend D^r Samuel Watson, de Memphis (E. U.) qui pendant 30 ans a été un des membres les plus éminents de l'Eglise Méthodiste Episcopale Américaine, a embrassé avec chaleur la cause du spiritisme et a fondé un journal périodique dont le prix est de p^{fs} 2 par an (*Union-Street-Memphis-Tennessee*). Selon ce que nous voyons dans le n^o 3, le spiritisme fait de grands progrès à la Nouvelle-Orléans ; une grande partie des membres de l'Eglise Unitaire prend avec enthousiasme la défense de notre doctrine.

Le dimanche 31 mars, à 2 heures, au Père-Lachaise, la cérémonie anniversaire de la mort d'Allan Kardec.

Dictionnaire de la divination

La divination est l'art de connaître l'avenir par des moyens superstitieux. Dès les temps les plus reculés l'homme a toujours essayé de lever le voile qui lui cache ce terrible inconnu. Une innombrable quantité de moyens ont été pour cela mis en œuvre. Nous allons indiquer les principaux.

Aeromantie, art de prédire l'avenir par l'inspection de l'air ; le devin se couvrait la tête et se plaçait en plein air devant un vase plein d'eau sur lequel il faisait mentalement ses demandes. Le frémissement de l'eau était un augure favorable.

Aigomantie, par les bélements et les mouvements d'une chèvre.

Alectryomanie, par le moyen d'un coq : On traçait dans un cercle les 25 lettres de l'alphabet sur chacune desquelles on mettait un grain de blé. On relevait les lettres sur lesquelles il mangeait le grain ; on en formait des mots qui servaient de pronostics.

Aleuromantie : La farine de froment servait à cette divination ; l'orge servait à l'aptutomanie.

Anémosepie était la divination par le moyen des vents.

Anthracomanie, par le charbon.

Anthropomanie, par l'inspection d'entrailles humaines, était pratiquée par les Scythes, les Lusitaniens et les Égyptiens.

Arithmomantie, divination par les nombres.

Arsuspicine, divination par l'inspection des entrailles des victimes.

Astragalomanie, consultation par les osselets sur lesquels on inscrivait les lettres de l'alphabet. On les jetait au hasard et les lettres qui résultaient du coup formaient la réponse.

Astromantie, divination par les astres.

(A suivre.)

QUÉRENS.

Nécrologie. — La Société spiritualiste de Seraing a procédé, le 8 février, à l'enterrement civil d'un de ses membres, notre frère en croyance M. Henry Leroy, décédé à Flémalle-Grande, le 6 dito, âgé de 24 ans.

La maladie qui le minait depuis longtemps a été pénible, mais supportée avec la résignation et les sentiments qui caractérisent le véritable spirite.